

même. Et nous choisissons pour champ de bataille le Cabinet Paroissial et quelquefois les flancs arrondis du Mont-Royal. Voici un fait d'armes entre plusieurs autres, je choisis au hasard :

Un jour il nous prit fantaisie  
De parler fleurs et poésies.

et à ce propos de Lamartine et de Victor Hugo. Mais, arrivé là, nous en vinmes de dégringolade en dégringolade à nous demander aux poésies duquel des deux grands poètes nos rimes avaient plus de similitude. Après avoir préalablement avalé une forte dose d'humilité, il fut résolu unanimement que Riel avait quelque chose de Hugo et moi de Lamartine, et en outre que chacun de nous adresserait une épître en vers à son poète respectif. Riel fit une épître adressée à Victor Hugo en un style brillant et énergique, mais il ne la lui a jamais expédiée. Je regrette de ne pas l'avoir entre les mains, car je commettais l'indiscrétion de la publier. Quant à moi j'ai gardé un silence éloquent à raison de certaines circonstances que j'ai oubliées et par contre je fus vaincu cette fois-là.

Maintenant je saute à pieds joints par-dessus ma prose et j'ajoute quelques pièces de vers dont je suis en possession et signées Louis Riel. Ce sont des œuvres composées par lui quelques années avant qu'il fut le Président du gouvernement provisoire du Territoire du Nord-Ouest. Quoique je ne sois pas autorisé à les offrir à la publication, j'assume toute responsabilité sur ce sujet-là.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

PENSÉES DIVERSES EXTRAITES DU CALEPIN DE LOUIS RIEL.

Au milieu de la foule  
Qui s'agite et s'écoule  
Lorsque l'on aperçoit un homme au front pensif  
Et que son air de tristesse  
Exprime de la noblesse.  
On lui jette un regard furtif.  
Les gens se disent à l'oreille :  
"Frère, quel est donc celui-ci."  
Et l'attention qu'il éveille  
Se borne à ce vague souci.  
Il s'en va toujours, lui, sombre et le cœur saisi.  
Il souffre !  
Un gouffre  
Est dans son cœur qu'il sent se gonfler de soupire.  
Seul avec le chagrin, oisif des plaisirs  
C'est dans la peine qu'il consume  
Ses jours abreuvés d'amertume.

Grand Dieu, lorsque tu fais jaillir mes tristes larmes.  
Mon cœur en palpitant sous de perides charmes  
Me tente de chérir  
Ce qui me fait souffrir

Lorsqu'en me façonnant tu m'ordonnas de naître.  
Devais-tu saturer mon âme de sanglots ?  
Depuis l'instant de deuil où j'ai dû t'apparaître.  
Mes angoisses n'ont pas suffi pour te repaître.  
Et chaque jour amène un surcroît à mes maux.

Rempli de ces pensers sombres  
Que la saine raison étouffe dans mon cœur.  
Mon esprit accablé cherche à travers les ombres  
Un rayon consolateur  
Qui m'apporte le bonheur.

LA FOURMI ET SA MÈRE.

Une fourmi travaillante.  
Comme l'est sa nation,  
Faisait sa provision  
En économisant prudence.  
Elle ramassait beaucoup  
Et présumait son trou  
Contre la noire disette  
Et les frimas de l'hiver.  
Pour lors quelqu'un vint en quête  
Et lui demanda couvert.  
Sa mère pauvre, cassée,  
Et par les ans glacée.  
Sa mère fort tristement  
Implora soulagement :  
"Ma chère, ma tendre fille,  
"Que de toute la famille  
"J'aime le plus ardemment.  
"Ne te fais pas sans tendresse  
"Pour ma mourante vieillesse.  
"Que je partage ton bien  
"Comme je t'ai fait du mien  
"Jadis avec tant de joie !  
"Que j'aie en toi mon soutien !  
"Si tu veux que je m'emploie  
"J'aiderai mon entretien.  
"Fais-moi vivre. Toi que j'aime  
"Et chéris comme moi-même.  
"Je sais ton affection  
"Comme ta compassion.  
"Recueille donc ma misère  
"Seulement jusqu'au printemps.  
"Un rien me nourrit. Ma chère,  
"Prends pitié de mes vieux ans."

La fille répliqua : — "Madame l'inconnue,  
"Et depuis quand ma mère êtes-vous devenue ?  
"Je ne vous comprends pas. Vous radotez, vraiment.  
"Ma mère, à moi, ne souffre aucunement !  
"Elle n'est pas sujette à rien de périssable.  
"Et d'ailleurs elle était quelque peu respectable.  
"Elle n'out pas ton air confus, piteux,  
"Vieille mentueuse  
"Et paresseuse !  
"Une fourmi demander ? C'est honteux ?  
"Va-t-en, éloigne-toi, cours, vite !  
"Ou je me mets à la pourriture."  
Jugeons de ce cœur inhumain !  
Méconnaître sa mère ! et la mettre au chemin !  
L'injurier !... Eh bien ! le ciel venge ce crime.  
La coupable fourmi, d'abord par un voisin  
Fut réduite à manquer de tout. Pas même un grain  
Ne reste dans son magasin.  
Et son supplice légitime  
Fut de mourir de faim.

CHANSON.

(A MES AMIS.)

Voici que bientôt je vous laisse :  
Je vais partir pour mon pays.  
Si mon cœur est plein d'allégresse  
Croyez qu'aussi j'ai des ennuis.  
Car c'est parmi vous que la vie  
M'a fait jour de tant de biens :  
Et sur cette terre chérie  
J'ai formé de si doux liens.  
Maintenant lorsque je m'éloigne  
L'amitié m'arrache des pleurs.  
J'aime ; et mon âme le témoigne.  
Pourtant malgré tant de faveurs  
Je songe encore à ma patrie ;  
Car c'est là où sont tous les miens.  
Je veux voir ma mère chérie,  
Et c'est vers vous que je reviens.  
En laissant la terre natale  
L'absence était mon premier deuil.  
Mais une pierre sépulcrale  
A ouvert depuis un cercueil.  
Celui qui m'a donné la vie  
Est mort en bénissant mes jours.  
Je veux voir sa tombe chérie  
Et je reviens à mes amours.

Louis Riel.

LE DÉPUTÉ MALGRÉ LUI.

NOUVELLE.

I.

Tout le monde connaît le grand, l'illustre, le farouche Trombolina, ce conspirateur des conspirateurs ; eh bien ! ce n'est pas de lui que je veux parler.

Mon héros se nomme Jean-Célestin Gégouniol, il naquit en province, j'ai des raisons pour ne pas dire à quelle époque. Jean-Célestin montra de bonne heure un caractère doux et sensible ; ses camarades de collège le traitèrent avec la cruauté particulière à l'âge d'innocence, et comme il pleurait souvent mais ne savait point se fâcher, on lui donna le nom du farouche Trombolina par antiphrase. Son père, qui le destinait à la médecine, l'envoya étudier à Paris. Célestin partit au grand désespoir de Mlle Caroline, sa cousine germaine, qui l'aimait beaucoup. A Paris il eut tant à souffrir de l'humeur facétieuse de ses condisciples que ses cheveux blanchirent avant l'âge. Pour plus de malheur, une rencontre fortuite vint bouleverser de fond en comble sa trop fragile organisation. C'était au bois de Boulogne, où le conduisait son mauvais génie. Il vit passer une adorable personne dont la mise excentrique et les allures cavalières étaient bien faites pour tourner la tête d'un jeune provincial extrêmement vertueux, plutôt par timidité que par principe.

A quelle fraction de la société parisienne appartenait-elle ? — Question délicate et difficile à résoudre, car la belle inconnue avait assez de distinction native pour briller dans le demi-monde et de désinvolture affectée pour trôner dans le high-life. C'est une grande dame, se dit Célestin, et cette idée le fit rêver. Le peu qu'il avait entrevu de la vie élégante, en sa qualité de passant, lui revenait en mémoire et tourbillonnait dans sa tête. La jolie femme du bois de Boulogne régnait dans cette fantasmagorie de son imagination : il la contemplait en robe de bal, pressait sa main gantée, trouvait des mots charmants qui la faisaient sourire, puis tombait du septième ciel en disant : Hélas ! j'aurai cinq mille livres de rentes et mon père est pharmacien. Par suite d'un certain nombre de réflexions que nous analyserions facilement sans être grand philosophe, il devint socialiste exalté. Ses pensées lui faisaient peur à lui-même ; il voulait revenir à ses anciens principes ; mais, comme la syrene des anciens jours, son inconnu l'égarait de nouveau dans l'Océan des idées subversives. Alors, il tenait de tels propos qu'on le citait volontiers comme un exemple des ravages causés par l'exaltation politique dans les plus aimables natures.

Du reste, il n'avait point oublié Caroline, un rien suffisait pour rappeler dans son cœur tous les souvenirs de son enfance, où l'excellente fille occupait une place d'élite. Alors, il avait envie de pleurer et redevenait lui-même ; c'est-à-dire un excellent garçon.

II.

Un matin les souvenirs lui arrivèrent sous la forme très-réelle d'un petit paquet accompagné d'une lettre : il est juste d'ajouter que cette fois ils exhalaient un parfum de truffe tout à fait réjouissant.

La lettre était ainsi conçue :

"Mon cher petit cousin,

"Je t'envoie un beau pâté truffé comme tu les aimes ; donne-m'en si tu veux, mais gardes-en pour toi ; car je te connais, tu serais capable de manger le hachis pour laisser la foie gras à tes camarades. Cora vient d'avoir cinq petits ; je n'ai pu empêcher qu'on n'en noie quatre, mais je t'ai gardé le cinquième pour te tenir compagnie. Tu ne m'as pas encore envoyé ta photographie par un grand photographe. Voilà pour le moins trois mois que tu ne m'as écrit, est-ce que tu ne m'aimes plus ? Je ne puis le croire, car je pense toujours à toi, et ce serait bien vilain de m'oublier.

"Ta cousine pour la vie,  
"CAROLINE."

Célestin se sentit ému jusqu'aux larmes. O Caroline, s'écria-t-il, ô la meilleure fille du monde !... Ai-je bien pu t'oublier pour des rêves irréalisables !... Mais tu l'auras ta photographie, quand je devrais m'adresser au soleil lui-même !

Il s'habilla donc avec une suprême élégance ; il mit un chapeau tyrolien orné de plumes de paon, une chemise lilas, une cravate écossaise, un veston de velours mordoré, un gilet de pluche mauve à boutons de cristal, un pantalon havane à bande orange, des bottines vernies et des gants bleus. Il prit un gourdin tourné en spirale comme certaines colonnes que l'on admire dans le tableau de Rubens, posa délicatement entre ses lèvres un londrés qu'il n'alluma pas, et gagna les boulevards à la recherche d'un objectif digne de lui et de la meilleure fille du monde.

III.

Il arriva bientôt devant une immense façade où la réclame étalait ses splendeurs les plus grotesques.

— Voilà bien mon affaire, pensa-t-il.

Là trônait un photographe à tous crins, surnommé Collodion-le-Chevelu, par Cham, fils de Noël, ce qui démontre clairement que mon histoire ne date pas d'hier. Collodion-le-Chevelu se croyait un grand homme et passait pour fou.

Nous allons voir ce qu'il faut penser de lui.

Célestin pénétra dans un salon somptueusement décoré, où il se trouva en présence d'un long et maigre personnage avec des cheveux d'Icarie, un regard de dompteur, un nez d'Israélite et un sourire à la Méphistophèle.

— Monsieur, demanda Célestin, est-ce bien à vous-même que j'ai l'honneur de parler ?

— A moi-même, monsieur, je ne tombe pas dans l'erreur vulgaire d'avoir des élèves, et suis tout prêt à vous servir si vous voulez me dire votre nom.

— Singulière formalité, pensa Célestin.

— Monsieur, dit-il, je m'appelle Gégouniol.

Le photographe éclata de rire.

— Ah ! dit-il, j'en suis bien aise ; je ne me serais jamais consolé de n'avoir pas fait la connaissance de M. Gégouniol.

A ces mots, il prit Célestin par le bras et le poussa vers la porte.

En ce moment passaient sur le boulevard deux ennemis de collège de Célestin. Ils regardèrent avec surprise le pauvre garçon qui se débattait sous l'étreinte du long photographe comme un ramier entre les serres d'un milan.

— Tiens, dit l'un d'eux, c'est Trombolina !

Célestin n'entendit pas ce nom, qui lui entra par les oreilles, mais il se sentit emporté comme par un tourbillon,

et se retrouva sans savoir comment dans un salon qu'on venait de lui faire quitter d'une façon si décourtoise.

— Quelle bêtise, et combien je vous demande pardon ! disait le photographe d'un air si contrit, que Célestin fut tenté de lui donner sa main à baiser. C'est d'autant plus singulier, que je suis, sans contredit, le plus grand physionomiste de la terre. Comment n'ai-je pas su pénétrer votre incognito et comprendre que vous me faisiez l'honneur de vous moquer de moi ?

— Moi, monsieur ! exclama Célestin.

— Pour vous expliquer ma conduite, qui, à première vue, peut sembler étrange, continua le photographe sans l'écouter, je dois vous dire que j'ai juré, sur ce que j'ai de plus sacré, de ne jamais faire que des célébrités... de bon aloi ou autres, peu m'importe. Rois ou poètes, poètes ou orateurs, héros ou grands criminels.

— J'avoue que je n'appartiens pas à cette dernière catégorie, dit Célestin, en se donnant des airs d'homme du monde.

— Je ne sais, monsieur ; l'assassinat cesse d'être un crime quand on l'élève à la hauteur d'une institution.

— Vous dites ?

— Du reste, pour que vous ne voyez pas dans ma conduite une pure fantaisie d'artiste, permettez-moi une question : croyez-vous à la photographie ?

— Sans doute, puisqu'elle existe.

— Je m'entends : croyez-vous que la photographie soit au-dessus de tous les arts, tels que peinture, sculpture, etc. ?

— Ah ! voilà qui demande réflexion.

— Pour un homme vulgaire, oui, mais pour vous ?... Raison-nons un peu : que fait le peintre ? Il reproduit vos traits avec le plus d'expression possible, et voilà tout ! Et que fait le photographe ? Il commande au soleil de retracer votre image, d'après les lois de la réflexion ; or, selon mes notions de physique, infiniment plus complètes que celles de M. Gay-Lussac, une image se compose de parcelles émanant du sujet lui-même. Le photographe refait donc un autre vous-même qui n'est pas un simple trompe-l'œil, une vaine chimère. Mais si le photographe a du génie, s'il est vraiment inspiré comme moi, par exemple, il exerce sur le sujet une assez grande puissance magnétique pour forcer le moi, l'âme, à se précipiter dans les yeux du dit sujet. Le portrait photographique n'aura donc pas une réalité purement corporelle, mais encore une réalité physique, grâce à l'évocation du photographe devenu l'égal du créateur.

— Vous m'étonnez !

— Je vous étonnerais bien davantage si je vous disais par quels moyens j'arrive à causer intimement avec le portrait d'un grand homme.

Mais, pour obtenir tous ces admirables résultats, encore faut-il que le sujet ait une âme ; or, allez donc chercher l'âme de cette être inexplicable pour les gens comme nous, que l'on appelle un bourgeois !

J'ai donc juré de ne jamais évoquer que le moi d'un homme sortant de l'ordinaire par n'importe quelle issue : aussi quelles merveilles je sais accomplir ; vous, par exemple, vous n'êtes pas beau...

— Je le sais.

— Vous êtes même assez laid.

— Ah bah !

— Parfaitement : et vous seriez, je ne crains pas de le dire, d'une laideur vulgaire pour un observateur moins fort que moi : votre front proéminent peut être le front d'un penseur ou celui d'un crétin ; vos yeux sont d'un génie rêveur ou d'un myope étouffé ; votre nez, votre menton, votre sourire dénotent la bonté ou la cousine germaine ; quant à votre costume, si je ne savais pas positivement qu'il constitue un déguisement très spirituel, j'y verrais la plus effroyable aberration de goût, dont se soit rendu coupable un provincial dépaycé.

— Où me suis-je fourré ? pensait Célestin immobile de stupefaction.

— Eh bien ! monsieur, grâce à mon pouvoir magique, votre front, votre nez, vos yeux, votre costume même vont être inondés de votre âme, et devenir digne du plus étonnant, du plus énigmatique personnage qui ait mérité la double qualification d'ange ou démon, si chère aux poètes romantiques.

— Miséricorde, pensa Célestin.

— Alerte ! alerte ! dit le photographe...

Il fit prendre une pose à Célestin, braquant son objectif, écarta ses bras et ses jambes, de façon à se donner l'aspect d'une X majuscule, lança des regards de magnétisme et dit d'une voix de tonnerre :

— Homme étonnant, songez à... Tiens, ajouta-t-il du ton le plus naturel, ça n'a pas été long à venir. Ne bougeons plus.

Et il disparut derrière la draperie.

Quelle chose d'étonnant venait de se produire ; Gégouniol avait reconnu à une fenêtre de la cour sa belle inconnue du bois de Boulogne qui arrosait un pot de géranium en fredonnant un air à la mode. Ses yeux brillèrent d'un éclat inusité ; sa figure rayonnante devint presque belle. Rien de plus naturel que cette transformation : l'apparition qui troublait l'âme de Célestin venait de se mettre à la portée de ses désirs ; la belle inconnue n'habitait pas cet Eden mystérieux, accessible seulement aux princes, aux financiers et aux rédacteurs de la *Vie Parisienne*. Célestin sentait tout cela : c'était la joie, l'espérance et l'amour qui brillaient dans ses prunelles radieuses. On se transformerait à moins.

— Vous avez été superbe, dit le photographe, et je viens de faire un nouveau chef-d'œuvre.

— Vous êtes trop bon. Mais quelle est donc cette jolie personne qui arrosait tout à l'heure un pot de géranium avec tant de grâce et qui vient de refermer sa fenêtre ?

— C'est ma fille, ma petite Georgette ; aurai-je l'honneur de vous la présenter ?

— Oh ! pas tout de suite, dit Célestin en frissonnant de la tête aux pieds.

— Quand vous voudrez, Georgette sera trop heureuse de faire la connaissance du grand Trombolina.

— Trombolina... comment connaissez-vous mon sobriquet de collègue ?

— Votre sobriquet de collègue, s'écria le photographe.

Puis il se laissa tomber sur un fauteuil, en riant comme un dieu d'Homère.

— Ah ! dit-il, c'est charmant, en vérité ; mais, comme vous avez peu d'accent !

— Quoi, peu d'accent ? Qu'est-ce qui est charmant ? Quelle comédie jouons-nous là depuis une heure ? Suis-je la proie d'un cauchemar ou la victime d'une mystification ? Je m'appelle Jean-Célestin Gégouniol, entendez-vous ; je suis étudiant en médecine. Je ne me suis jamais appelé Trombolina, Dieu merci, et si je partage quelques-unes des idées de ce grand homme, ce ne sont point celles qu'il professe sur le respect de la vie humaine ; je suis venu vous trouver pour avoir mes